

Un combat solitaire

Le Square de Marguerite Duras n'ouvrait pas seulement une rentrée théâtrale chargée : la mise en scène de Didier Bezace, directeur du Théâtre de la Commune, est très représentative par sa rigueur de la programmation de ce Centre dramatique national d'Aubervilliers, placée cette saison sous le signe des « Combats singuliers » et de la lutte des intermittents.

MONIQUE LE ROUX

MARGUERITE DURAS

LE SQUARE

Mise en scène de Didier Bezace
Théâtre de la Commune d'Aubervilliers
jusqu'au 1^{er} février
en tournée nationale 2004-2005

Sur le calendrier des générales, dans Paris et Sa banlieue, *Le Square* se trouvait en tête d'une très longue liste. La vie du théâtre (public) continue à être rythmée par les vacances scolaires de l'Ile-de-France, d'où en janvier une pléthore de spectacles au détriment de la fréquentation de certaines salles et de la réception critique, même par les quotidiens, même par les hebdomadaires contraints au saupoudrage, à la distribution de cœurs et autres étoiles. Pour ne prendre que l'exemple du répertoire shakespearien, auront commenté en moins d'une décade, parfois le même soir, *Dickie* (*Un Richard III*) par Joël Jouanneau à la Bastille, *La Nuit des rois* par Declan Donnellan aux Géméaux de Sceaux, *Richard II* par Thierry de Peretti au Théâtre de la Ville, *Titus Andronicus* par Lukas Hemleb à Gennévilliers, *La Nuit des rois* par Anne Bourgeois au Théâtre 13, *Hamlet* par Patrice Caurier et Moshe Leiser à Nanterre-Amandiers (1), qui se seront probablement avérés dignes d'intérêt et de comptes-rendus. Mais trêve de regrets ; c'était un bonheur de commencer l'année dans le vivant et chaleureux Théâtre de la Commune !

Son directeur, Didier Bezace, n'a pas oublié ses débuts militants à l'Aquarium. La brochure de saison porte en couverture un « poing levé face à la foule hostile des spectateurs des Chorégies d'Orange » l'été dernier, présenté dans l'éditorial « non comme une déclaration de guerre », mais comme un appel à « réinventer un vrai statut de l'artiste », dans un éclaircissement de « cette étrange confrontation qu'est la représentation d'un art vivant », de ce lien nécessaire entre tous les « artisans d'un partage de la pensée et de l'émotion dans une société menacée de marchandisation croissante ». Elle alterne en outre des photographies prises pendant les manifestations de 2003 et les affiches des spectacles programmés : ces « combats singuliers », de *Cairn* d'Enzo Cormann par Claudia Stavisky à *Dans la solitude des champs de coton* de Bernard-Marie Koltès par Frank Hoffmann (2), en passant par la reprise très réussie de *Chère Eléna Serguïevna* de Ludmilla Razounavskaïa (3).

Le 26 juillet dernier avait eu lieu au Théâtre de la Commune une journée de solidarité clôturée par une représentation du spectacle programmé au Festival d'Avignon, *Le Square*, au profit du mouvement des intermittents, dont la coordination d'Ile-de-France menait un

travail très éclairant d'analyse sur le nouveau régime. Il en est sorti des contre-propositions, des recours juridiques, de nombreuses interventions dans les théâtres. A Aubervilliers, le vendredi, *Le Square* est suivi du Cabaret du protocole, présenté par Hervé Pierre, interprète avec Clotilde Mollet de la pièce, que sa position de grand acteur, très reconnu dans le monde du théâtre et très régulièrement distribué, n'a manifestement pas détourné d'une lutte toujours d'actualité ; en ce début d'année les intermittents viennent de recevoir la circulaire sur la mise en place progressive en 2004 et 2005 du nouveau régime.

Dans un encart du programme, intitulé « Silence », Didier Bezace oppose vigoureusement la situation médiatico-politique actuelle et *Le Square* : discours en apparence tituel des metteurs en scène sur l'actualité flagrante de telle pièce ancienne programmée. Mais le texte de Marguerite Duras présente l'originalité de se situer dans un « entre-deux » peu fréquenté, entre le répertoire classique et l'écriture contemporaine. Il appartient à cette partie de l'œuvre quelque peu négligée, proche encore des épreuves de la guerre et de l'engagement militant. Jacques Lassalle s'est retourné récemment vers cette époque ; mais avec *Monsieur X dit ici Pierre Rabier* il a choisi d'adapter — superbement — un récit, publié dans la dernière période, un chapitre de *La Douleur* (4). *Le Square* aussi était à l'origine un roman (1955), dont l'auteur a choisi de faire, dans une version plus courte, sa première pièce, (5) créée en 1956, mise en scène la dernière fois en 1995 par Christian Rist au Vieux-Colombier, avec Jeanne Balibar et Simon Eine.

Un bel après-midi, à l'approche de l'été, une jeune fille de vingt ans, placée depuis l'âge de seize ans comme « bonne à tout faire » garde dans un square un petit garçon, l'enfant de ses patrons. Un homme plus âgé, vaguement représentant de commerce, vient à passer, pour se reposer de ses déplacements incessants et sortir un moment de son isolement. D'entrée de jeu, livrés à la gratuité de la conversation, séparés et libérés par la différence des années, par l'aspiration déterminée au mariage de l'une, par l'instable précarité matérielle de l'autre, ils vont connaître un véritable échange. Très vite Marguerite Duras les situe au-delà de la brève rencontre conventionnelle, de la banale incommunicabilité, du frôlement de deux êtres dépossédés du langage. En écho au commentaire de Genet sur *Les Bonnes*, dans un même mépris du vraisemblable, elle déclarait : « Ce qui me passionne c'est ce que les gens pourraient dire s'ils avaient les moyens de le dire et non ce qu'ils disent quand ils en ont tous les moyens (...) La parole à tout faire du *Square* ne parle pas naturellement, puisque je la fais parler comme elle parlerait comme si elle pouvait le faire. »

Les deux personnages n'entrent pas dans une

abstraction indifférenciée ; ils restent ancrés dans une réalité sociale indissociable des préoccupations de l'immédiat après-guerre, redevenues pour d'autres d'actualité : manger tous les jours à sa faim, dormir toutes les nuits sous un toit. Mais à partir de ces nécessités quotidiennes ils parviennent à des interrogations existentielles, comme si leur dénuement les faisait directement accéder à l'essentiel. Ils confrontent à partir de leur expérience singulière deux visions du monde antagonistes, à connotation manifestement politique dans l'esprit de l'auteur. Elle, toute tendue dans l'attente de l'avenir, exclut la moindre amélioration à sa situation actuelle, pour ne pas risquer de s'y habituer, pour garder intacts son refus radical, son aspiration à une autre existence. Lui semble au-delà de tout espoir possible de changement, n'attend plus rien de la vie, si ce n'est le petit bonheur de l'instant présent, peut-être le retour de cette épiphanie vécue dans le zoo d'une ville étrangère au bord de la mer, qui lui a fait passer l'envie de mourir. Jusqu'à l'approche du crépuscule tous les deux connaissent ce que Blanchot avait appelé « la chance et la douleur d'un dialogue véritable » (6).

Avant l'entrée dans la salle une exposition « Squares » de la photographe de théâtre Brigitte Enguerrand montre ces lieux de verdure et leurs visiteurs solitaires. Didier Bezace, lui, ne représente pas le square ; sur un plancher de bois blond il le suggère par le seul amoncellement de chaises métalliques (scénographie de Jean Haas) et des cris d'enfants. Il le fait vivre par le déplacement de la lumière, ses variations d'intensité et de couleur (éclairages de Marie Nicolas) jusqu'au coucher du soleil. Il prend le risque d'une mise en scène quasi-invisible aux yeux de ceux qui n'attendent que le prétexte de conclure au caractère superflu de cet art, à la seule nécessité de grands acteurs sur un plateau nu. Clotilde Mollet et Hervé Pierre sont des interprètes rares, singuliers, capables de faire passer sur leur visage les moindres nuances de la détresse, de l'espoir, de la résignation ; de manifester dans leur corps l'enfermement irrémédiable comme de s'envoler dans la séquence fantasmée sous la boule à reflets du bal de la Croix-Nivert. Mais leur parcours s'inscrit dans une vision d'ensemble, sobre et exigeante, qui, confiante dans le public, refuse toutes les facilités, celle par exemple de l'actualisation, et donne à entendre le silence.

1. *Dickie* (*Un Richard III* d'après Shakespeare) jusqu'au 7 février ; *La Nuit des rois*, *Les Géméaux*, jusqu'au 25 janvier, *Richard II* jusqu'au 31 janvier ; *Titus Andronicus* jusqu'au 1er février ; *La Nuit des rois*, Théâtre 13, jusqu'au 22 février ; *Hamlet*, jusqu'au 15 février.

2. Le spectacle est présenté du 23 janvier au 22 février.

3. Le spectacle, créé en octobre 2002 au Théâtre de la Commune, y a été repris jusqu'au 15 janvier et sera présenté en tournée nationale jusqu'à fin avril ; cf. *Q. L.* n°841.

4. Jacques Lassalle a présenté *Monsieur X dit ici Pierre Rabier* aux Géméaux de Sceaux fin 2003 ; à ce titre il sera parmi les invités de Laure Adler pour une rencontre « Autour de Marguerite Duras » au Théâtre de la Commune la samedi 17 janvier à 17 h 30. Sa très belle mise en scène de Platonov à la Comédie-Française fera l'objet d'un prochain article à l'occasion du centième anniversaire de la mort de Tchekhov.

5. Marguerite Duras, *Théâtre I*, Gallimard, 1965.

6. Maurice Blanchot, *Le Livre à venir*, Gallimard, 1959.